

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 4

Artikel: Mémoires d'un officier vaudois : fin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203992>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 24.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des jeux tranquilles si la pluie les force à rester au logis. Inutile d'ajouter qu'il les habille, les peigne, les mouche et les... reboutonne. « Ayez toujours du papier dans vos poches, on ne sait pas ce qui peut arriver », dit une vieille chanson dont le monsieur-jupon doit suivre l'avis utilitaire.

Un peu malhabile au début, il sait assez vite procéder à ces divers offices avec une dextérité et une légèreté de main qui surprennent les non-initiés et font verdier de jalousie les nounous et les bonnes. Il dit sans erreur les noms des poupées des petites filles, des chevaux de bois des garçons et connaît les préférences de chacun aussi bien qu'il devine à certains signes mystérieux et discrets les petits besoins de sa progéniture et des amis de celle-ci.

A quatre heures, il sert le café au lait qu'il a préparé lui-même. Ou bien il offre à quelques amis une tasse de thé en raccommmodant des bas ou en brodant un coussin, selon ses goûts, ménagers ou artistes — on fait ce qu'on peut. — Il est d'ailleurs très heureux, le mari-féministe, heureux d'un bonheur terne et résigné, d'un bonheur bien assis, d'un bonheur de tout repos. Madame lui permet de lire des romans honnêtes et des journaux pour la famille. On lui accorde deux ou trois « Magazines illustrés » très incolorés. Quelquefois, lorsqu'il a été bien sage, madame lui fait lecture des pages choisies et irréprochables dans les romans plus ou moins raides dont elle fait son habituelle pâture.

Le soir, elle sort; elle va à son cercle, au théâtre, dans le monde. Parfois, très rarement, elle emmène son mari, ou bien elle l'envoie au théâtre si l'on joue une pièce de toute moralité: *Les deux orphelines* ou le *Tour du monde*. L'opérette n'est point tolérée et le théâtre contemporain genre Brioux, Mirbeau, lui est absolument interdit.

Monsieur-jupon accepte cette tisane édulcorée avec un sourire et ainsi s'écoulent paisiblement, sagement, gravement, ses années, un peu longues, sans doute, un peu monotones, j'en conviens, un peu bêtes, c'est indiscutable, mais du moins à l'abri des orages et des catastrophes. Il prend quelque plaisir à être utile à ses voisins comme garde-malade dévoué et nourricier sèche des plus honnêtes. Il coupe les cheveux, tond les chiens et fait les confitures. Il sait composer l'encaustique et garnir un chapeau. Il se multiplie dans la pratique des petites besognes ménagères.

Ne fait-il pas mieux que de se plaindre ?

LE PÈRE GRISE.

Petites annales de janvier.

Extrait du registre des décès de Château-d'Oex, de 1746, tenu par le pasteur Joseph DeCoppet.

1716. — Janvier. — La neige estoit tombée dès le commencement de novembre en assez grande quantité, un temps clair et froid succéda; cette première neige subsistant, il en est retombé de temps à autre, et le tems serain et froid succédant toujours, nous avons eu toujours beaucoup de neige; mais le mardi 28 janvier, il en tomba en si grande abondance, et estoit poussée par le vent avec tant de violence, et emmoncelée, que les chemins devenoient impraticables; surtout ceux qui passèrent Jaman revenant de Vevey, souffrirent beaucoup; et la femme d'Abraham Roch déjà âgée et foible y resta morte.

Lo caïon à Djan-Davi.

Lo caïon à Djan-Davi avâi attrapâ lo rodzet. Cein lâi étâi venu tot d'on coup et lo pouôro Djan-Davi n'arâi pas su que lâi fère. Cein lo minâve de vère que son caïon medzîve mau et ne bêvessâi rein que cein qu'on lâi ingosalâve avau lo mor. Vo sède prau: on preind onna cor-

delta qu'on lau z'eintortolle la mâiti dau mor avoué et pu on lau voundye la botoille avau la coraille. Djan-Davi avâi asseyî de tot: lâi baillî de l'odlio, dau sè Glauber, le fère vouaffâ dein l'iguie, mimameint de lâi copâ lo bet de la quuva et pu aprî la lâi feindre ein crâ, tot cein lâi avâi fè atant que ma choqua et Djan-Davi sè dêpitâve.

Lo bri ein avâi binstout corrà pè lo velâdzo et ti lè vesin demândâvant à Djan-Davi dâi novalle de son caïon. Lo premî dzo, lè dzein ne botsîvant pas de dere: « Mon pouôro Djan-Davi, cein ne va pas fort. Ton caïon l'a lo rodzet. » De l'on à l'autro, cein ne dêpondâi pas: « Quemet va-te, ton caïon? Djan-Davi. — Djan-Davi, ton caïon vâo-te s'ein terî? » Djan-Davi cé, Djan-Davi lè, l'avâi bin à fère à tot attiutâ.

Lo dzo d'apri, Djan-Davi n'êtâi pas pi à l'é-trâbllio que lè vesin, lè z'on aprî lè z'autro, veniant fère lau vesita. « Et pu, Djan-Davi, va-te mi lo caïon? — Euh! on djurerâi que l'affère s'eingreindze po ton caïon », que desâi on autro. Et Djan-Davi lo soignîve adî, l'avâi saillâ dâi z'êbouéton et l'avâi menâ vè lo bornî po l'arrosâ on bocon. Fasâi mau bin de lo vère; lè gè lâi colâvant et l'avâi la pi asse rodze que lè djoûte à la Zabet à Bolon. Et lè dzein desant: « L'è bin bas, ton caïon, Djan-Davi. » Tota la dzornâ fut dinse et s'on n'a pas demândâ ci dzo quie mè de ceint coups à Djan-Davi quemet l'allâve son caïon, vu ître grehî à petit fâ. Lâi avâi de quie eingreindzi on menistre.

Lo leindéman matin, Djan-Davi sè lâive à boun'hôra, trace âi z'êbouéton et trâove son caïon èters, lè quatre fè ein l'air: l'avâi crèvâ âotre la nê sein atteindre lo vétérinéro que dêvessâi veni peindeint la matenâ.

On boquenet pe tâ, a-te que dou z'hommo dau velâdzo que passant per quie :

— Quemet va-te, ton caïon, Djan-Davi? que lâi criant.

Et stisse que l'avâi étâ bourlâ de repondre à ti elliau que lâi dêvessâvant de son caïon, lau fâ: — Mon caïon, l'è crèvâ sti matin! l'èin su bin conteint! Ora l'è omète fro de la leinga dâi dzein.

MARC A LOUIS.

Peste! — Une maison de confection publie l'avis suivant :

« Ne voulant continuer que l'article poils de » chameau, nous vendons à moitié prix nos » robes de chambre chaudes, fantaisie et deuil » pour dames; ces dernières sont tout à fait modernes et doublées de flanelle,.... »

Entre amies. — Madame "" est au seuil de la soixantaine. Elle s'en défend mordicus.

— Croirais-tu, dit-elle l'autre jour à une amie, que, ce matin, le coiffeur a mis trois quarts d'heure à me crêper les cheveux ?

— Oh mais, ma chère, tu n'es pas restée là tout le temps?...

Du feu, mademoiselle?...

La jeune fille qui écrivit, sous le titre: « Rêve d'une jeune fille, en 1841 », la pièce de vers que voici, ne croyait peut-être pas qu'un jour viendrait où, pour ses petites nièces, son rêve serait réalisé. La cigarette est l'une des premières conquêtes du féminisme. Aujourd'hui, en attendant le bulletin de vote, les dames fument comme de vieux troupiers. Et les messieurs en ont pris leur parti. Ils n'ont, d'ailleurs, rien d'autre à faire.

Oh! je t'aime, ma cigarette,
Mieux que les parfums précieux
Que pour les enfants du prophète
Allume un doux rayon des cieux.

Mieux que la pipe d'Idumée
Cueillie en un champ de jasmin,
Et qui roule dans sa fumée
Les plus doux songes de l'Eden;

Mieux que la pipe musulmane
Toute faite en os de chrétien,
Qui, d'un seul coup, brise le crâne
D'un infidèle ou bien d'un chien.

Je t'aime mieux que ces merveilles,
Que tous ces parfums répandus,
Car on te voit dans la corbeille
Des fruits qui nous sont défendus.

Pourtant ce n'est rien qu'une feuille
Brûlée au soleil africain,
Pour mieux donner à qui la cueille
L'arome embaumé de son sein.

Cigare, à la sève exhalée,
Ta vie est celle de chacun:
Dans ton sein la flamme voilée
Dévore feuilles et parfum.

Parfum et feuille consumée,
Encens pur et mystérieux,
S'évanouissent en fumée
Pour se perdre ou monter aux cieux.

Mais jamais ma bouche en silence,
N'aspire tes esprits flottants;
Tu fus toujours une espérance,
Et t'ai gardé pour tout ce temps

Où par la fenêtre entr'ouverte,
Le froid de l'hiver se glissant,
Viendra dans quelque heure déserte
Me dire avec son triste accent:

« Vieille, il faut rester en son gîte,
Il faut se faire une raison;
Le vent du nord qui va si vite
A ravagé tout l'horizon.

Alors comme un fruit de la terre
Gardé pour l'hiver décevant,
J'aurai ce bonheur solitaire
De pouvoir fumer en rêvant.

Tu fus toujours au rang suprême
Des biens que je n'ai pas goûtés,
Voilà pourquoi surtout je t'aime,
Pourquoi j'attends tes voluptés

Et te préfère, cigarette,
A tous les parfums précieux,
Que pour les enfants du prophète
Allume un doux rayon des cieux.

CLÉMENCE ROBERT.

L'eau courante.

L'EAU COURANTE est le titre d'un roman d'Edouard Rod, dont on a tiré une pièce, pour laquelle Jaques-Dalcroze a composé une musique de scène très remarquable. La scène se passe dans notre pays; c'est une peinture fidèle de certains côtés de nos mœurs campagnardes; l'action en est des plus dramatiques. *La Muse* n'a reculé devant aucun sacrifice pour nous donner de cette œuvre une représentation irréprochable. Les précédentes entreprises de cette société ne nous sont-elles pas le sûr garant d'une interprétation consciencieuse, d'une mise en scène soignée et scrupuleusement fidèle à la réalité.

M. et Mme Troyon ont bien voulu se charger des soli. La partie chorale est confiée à un groupe de membres du Chœur mixte et du Chœur d'hommes; la partie symphonique, à l'Orchestre symphonique, dirigé, à la première représentation, par Jaques-Dalcroze, aux suivantes par M. Birnbaum.

Il n'est sera donné que quatre représentations de *L'eau courante*, les lundi 4, mercredi 6 et samedi 9 février; ce dernier jour, en matinée et en soirée.

Mémoires d'un officier vaudois.

FIN

NOUS nous installâmes, pour passer la nuit du 27 au 28 novembre, dans un bois, à portée de canon du pont que nous venions de traverser. Chaque soldat prit son sac en guise d'oreiller, et la neige pour matelas, avec son fusil sous la main. Un vent glacial soufflait avec force; nos

hommes se rapprochaient les uns des autres, pour se réchauffer naturellement...

A peine l'aube commençait-elle à paraître, que nous aperçûmes, à travers les clairières de la forêt, de nombreuses colonnes russes, qui avaient sans doute reçu l'ordre de nous rejeter dans la Bérésina. Nous ne les fîmes pas attendre longtemps, et la journée du 28 novembre sera à jamais mémorable pour la gloire des Suisses.

Notre commandant Vonderweid, de Seedorf, après une première charge fort heureuse, continuait l'attaque avec vigueur, lorsque j'ordonnai à mon adjutant, le sous-officier Barbey, d'aller chercher des cartouches; il m'obéissait, quand il fut frappé d'un coup mortel. Je donnai le même ordre à un nommé Scherzenecker, qui reçut aussi un coup de feu au bras droit... Des nuées de Russes dirigeaient un feu tellement nourri sur notre régiment, que nous avions perdu, après une heure de combat, passablement de terrain. J'étais devenu le bras droit du colonel, qui ne pouvait suffire à tout; aussi, quand je vis que notre régiment cédait lentement du terrain, à cause de la fusillade, je fis ce que j'avais fait à Polotsk : battre la charge et attaquer les Russes à la baïonnette... Sept fois de suite nous les attaquâmes avec la même vigueur, et sept fois nous couvrîmes le terrain de deux morts et de leurs blessés...

Nous allions tenter une huitième attaque, les Russes revenant toujours plus nombreux, lorsque j'eus le malheur d'être blessé au bras. Je continuai à combattre, malgré la douleur que j'éprouvai, mais, les Russes se rapprochant encore, je fus atteint d'une seconde balle, qui me brisa la jambe au-dessus du genou.

Je n'avais plus de cheval, il avait été tué à Polotsk. Le colonel Vonderweid, me voyant hors de combat s'approcha de moi, et mettant ses mains sur ses yeux, en signe de désespoir, je crois le voir encore : « Mon brave Bégos, s'écria-t-il, prenez mon cheval ! » Je n'oublierai jamais cette preuve de dévouement et d'affection de mon digne colonel, car Dieu sait ce qui l'attendait plus tard.

Une fois blessé, accompagné de mon fidèle domestique Dupuis, perdant mon sang par ma dernière blessure, il me restait encore de mauvais moments à passer avant d'être à l'abri des projectiles de l'ennemi. En quittant le bois, je jetai un dernier regard sur mes vaillants camarades. Plusieurs d'entre eux étaient Vaudois comme moi. J'en avais vu tomber un si grand nombre sous les balles russes, que je me disais en moi-même : Les reverrai-je encore ?

Notre régiment ne fut pas le seul qui combattit avec valeur. Le 1^{er} régiment suisse, qui se trouvait à peu de distance, montrait la même intrépidité. Mon excellent et digne ami le capitaine Rey, se voyant aussi pressé par les Russes, fit battre la charge pour l'attaque à la baïonnette; tous ses tambours furent mis hors de combat; alors, prenant la caisse de l'un d'eux, il battit seul la charge à coups redoublés. Noble exemple de courage que j'aime à retracer dans ces lignes !

Par les dernières pages des mémoires de Bégos, on peut se faire une idée de ce que fut la lamentable retraite de Russie. Pêle-mêle, l'armée française fuit à travers les plaines blanches, où tombent par milliers les hommes tués par le froid et la faim, et encore que par les balles des cosaques. Le capitaine Bégos voit succomber à ses côtés son bon colonel Vonderweid, son domestique Dupuis et d'autres de ses compatriotes encore. Lui-même échappe miraculeusement à la mort. Incapable de marcher ou de se tenir à cheval, à cause de ses blessures et de ses membres gelés, il excite la compassion d'autres fuyards ou de braves paysans d'Allemagne. On le transporte de bourgade en bourgade sur des traînaux ou des charrettes. Bien souvent, les arrêts se prolongent parce que, pendant la nuit, on lui a volé chevaux et véhicule. Enfin il arrive à Berlin. Un de

ses camarades, Vinet, d'Aubonne, le conduisit à l'Hôpital :

J'avais hâte de faire examiner mes blessures par le chirurgien en chef. Cet examen ne parut pas favorable; il s'agissait de me couper la jambe. Cette opération me souriait fort peu; mais, outre la jambe droite, fracassée par une balle partagée en deux et que j'ai conservée en souvenir des Russes, je priai l'habile chirurgien d'examiner mon pied gauche, gelé aux extrémités : il ne me servait pas à grand chose. Après avoir enlevé les mauvaises linges qui l'enveloppaient, le chirurgien jeta de côté quelque ingrédient inconnu. Examinant mon pied de plus près, je vis que l'orteil s'était détaché. Les autres doigts n'étaient guère en meilleur état, et le mal en avait tellement diminué le volume qu'il ne restait plus que les os. Le chirurgien ne s'arrêta pas en aussi beau chemin : il prit sa scie et me scia les dernières phalanges des cinq doigts du pied avec une dextérité remarquable. Quarante-quatre ans se sont écoulés dès lors, mais je crois entendre encore ce bruit strident qui se communiquait à tous mes nerfs, car alors le chloroforme n'était pas inventé...

Après bien des années d'absence, je fus heureux de me retrouver au milieu de mes compatriotes et de plusieurs membres de ma famille. Comme cela se voit toujours en Suisse, j'obtins, comme ancien militaire, la confiance de mes concitoyens, et je fus nommé juge au Tribunal du district d'Aubonne. Mes quatre frères étaient encore au service de Napoléon. Tous succombèrent, sauf l'aîné, qui, après avoir servi le roi Murat, fut nommé commandant de l'île d'Ischia, où j'eus le plaisir de le revoir encore une dernière fois en 1846.

Enigme.

Mon corps est sans couleur comme celui des eaux,
Et selon la rencontre il change de figure.
Je fais plus, d'un seul trait, que toute la peinture,
Et puis, mieux qu'un Apelle, animer mes tableaux.
Je donne des conseils aux esprits les plus beaux,
Et ne leur montre rien que la vérité pure;
J'enseigne sans parler autant que le jour dure;
Et la nuit on me vient consulter aux flambeaux.

PRIME offerte à la personne que le sort aura désignée : un volume, *Causeries du Conteur*, 1^{re} série, illustrée.

Fausse piste. — Ne jugez jamais un homme d'après le parapluie qu'il a sous le bras.

— Pourquoi ?

— Il est bien rare que ce soit le sien.

Parfaitement. — Au buffet de la gare de *** , un voyageur demande au patron :

— C'est bien ici que l'on dînait si bien il y a deux ans ?

— Oui, monsieur, du temps de mon prédécesseur.

Le vrai malheur.

DIRE qu'il y a des gens qui se plaignent de la dureté des temps, des rigueurs du sort, de la déloyauté croissante des hommes, de la maladie, des voleurs, des assassins, des inondations, des incendies, des tremblements de terre et de combien d'autres incidents de même acabit.

Eh ! misère de misère, peut-on s'arrêter à pareilles choses. Qu'est-ce que tout cela à côté de ce que l'on appelle — par ironie, sans doute — les « petites contrariétés » de la vie !

Tenez, est-il supplice plus affreux que de causer avec un homme qui, dans une société nombreuse et choisie, vous prend par le bouton de votre habit, vous tire, vous isole de la compagnie, vous incruste dans un angle du salon, vous y tient bloqué et vous conte, pour la centième fois au moins, une insipide histoire dans laquelle

il est, naturellement beaucoup question de lui ?

Est-il rien de plus mortifiant que de raconter, en joyeuse compagnie, une anecdote sur la conclusion de laquelle on escompte un petit effet, et, crac ! d'entendre tout à coup un auditeur s'écrier :

— Ah ! oui... parfaitement... c'est ça... je sais...

et qui, impitoyablement, achève le récit et vous vole votre petit triomphe.

Ou bien encore, un jour de bise, alors qu'on marche d'un pas accéléré, pressé de se mettre à l'abri, rencontrer sur son chemin un personnage allant du même pas. Pour éviter un heurt, on se détourne à droite. Pan ! on se trouve nez à nez avec lui, qui avait eu justement la même intention que vous. On se rejette alors précipitamment à gauche. De nouveau, rencontre de nez. On fait ainsi cinq ou six évolutions consécutives avant de pouvoir continuer son chemin. C'est agaçant au possible.

Etc., etc. On en pourrait citer comme ça pendant des heures, de ces supplices, torture incessante, journalière, de la pauvre humanité. Voilà ce qui rend la vie insupportable; voilà le malheur vrai, authentique. Le reste?... purée, comme dit le gavroche. C'est pas la peine d'en parler.

La semaine-attractions.

Théâtre. — Demain, dimanche, en matinée, nous aurons une troisième de *Frère Jacques*, suivi de *L'anglais tel qu'on le parle*, une troisième également. Le soir, à 8 heures, *Les pirates de la Savane*, un drame à grand spectacle, qui n'est pas nouveau à Lausanne, mais qui nous sera donné comme il ne l'a pas encore été. M. Bonarel a fait venir tout exprès le soleil des tropiques. Effets de lumière tout simplement merveilleux. — Mardi 29. A la demande générale, troisième de *Tartufe* et quatrième de *L'anglais tel qu'on le parle*. — Jeudi 31. *Cœur de moineau*, de Louis Artus.

✱

Kursaal. — Hier eut lieu la première de *Fêtes seulement*, la revue annuelle, attendue depuis plusieurs semaines avec d'autant plus d'impatience qu'on nous promettait des choses sans pareilles. Eh bien, nous ne pouvons, à l'égal de nos grands confrères quotidiens, entrer dans les détails, mais nous pouvons vous dire, en pleine sincérité, que la réalité dépasse tout ce que l'on s'était figuré. L'œil, l'oreille, l'esprit, tout a son compte. Les artistes et danseuses — il n'y a que l'élément féminin qui compte dans une revue — sont charmantes, les costumes, des plus gracieux; les décors, de vraies surprises. La musique et les couplets ne leur cèdent en rien. *Fêtes seulement* est un succès sur toute la ligne.

Vous avez frappé juste

lorsque vous dites : Le Café de malt Kathreiner est la boisson la plus saine et la plus agréable qui existe ! En ceci vous n'êtes pas seulement d'accord avec les centaines de mille personnes qui ont appris par leur propre expérience à connaître et à apprécier les avantages du Café Kathreiner, mais vous partagez aussi l'avis des premiers médecins et savants de notre temps. Le café rend malade, il épuise le cœur et les nerfs, comme l'a prouvé la science nouvelle d'une façon indiscutable. Le Café au malt Kathreiner, par contre, se distingue par son heureuse propriété d'être à la fois profitable à la santé et d'avoir un goût aromatique semblable à celui du café. Voici tout le secret de la grande faveur dont il jouit partout. Faites donc un essai avec le Kathreiner.

AVANTAGES PARTICULIERS

de la publicité dans le CONTEUR VAUDOIS

1° Lecteurs nombreux et de joyeuse humeur.

2° Accès dans les familles, cercles, cafés, etc.

3° Huit jours en lecture.

4° Attention certaine du lecteur, le nombre des annonces étant restreint.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

AMI FATIO, successeur.